

FRONTENAC INTIME ^(x)

1652-1658

D'après les "Mémoires" de Mademoiselle de Montpensier.



M. Ernest Myrand

Il abandonnait, "lâchait" une fois de plus, M. le duc de Beaufort, Madame de Montbazou, les conseillers exilés, bref, tous les braves gens qui avaient soutenu sa cause et servi ses intérêts. Du moment qu'il était bien en Cour il ne se souvenait plus de qui avait été banni pour lui. Quant aux morts il les tenait en parfait oubli ; s'en fût-il rappelé, qu'il eût été capable de les traiter d'imbéciles.

Aussi Frontenac était inexcusable de croire que l'Altesse Royale allait s'intéresser aux petites ambitions de sa femme et à sa rentrée en grâce. Le jour même de l'entrevue qu'il accorda à Frontenac il écrivit à sa fille pour "l'assurer qu'il ne la contraindrait pas sur le choix d'une nouvelle dame d'honneur". Frontenac en éprouva un dépit extrême, car il comptait bien que l'impérieux Gaston "lui ferait reprendre par force madame de Frontenac."

Sans transition apparente la Grande Mademoiselle passa, vis-à-vis de ses anciennes maréchales de camp, hier encore ses dames d'honneur, de l'amitié la plus folle à l'aversion la plus aiguë. "Le déchaînement qu'elles avaient contre moi, écrit-elle, m'oblige à dire, pour me défendre, les justes sujets que j'avais de m'en plaindre."

Ici commence une série interminable de récriminations inutiles, parfaitement oiseuses à raconter, et qui me semblent d'une injustice et

d'une futilité flagrantes. Bédard dans sa conférence sur "La Comtesse de Frontenac", dit excellemment à ce propos :

"Il est assez difficile de comprendre la justesse des récriminations et des rancunes de Mademoiselle au moyen des affirmations mal définies de ses "Mémoires". Ce qu'on voit de plus apparent c'est qu'elle lui reproche des regrets trop vifs de son exil loin de la Cour, des correspondances et des rapports avec Gaston d'Orléans dans lesquels elle présume que madame de Frontenac la desservait auprès de son père. Tout cela n'est pas bien clair ni bien prouvé. Elle ne semble tenir nul compte de sa fidélité et de son attachement à sa personne pendant plusieurs années, et enfin, ce qui ressort le plus évidemment, c'est qu'elle la punit de son inviolable attachement à la belle et jeune comtesse de Fiesque. Tout cela irait à prouver que Mademoiselle était jalouse et même très exigeante. Beaucoup de frivolité d'un côté, beaucoup d'exigence et de hauteur de l'autre, voilà aussi ce qui explique en partie la disgrâce de Madame de Frontenac et non pas de sérieuses raisons.

"Non contente de cette satisfaction donnée à son humeur, dans les quelques mentions que Mademoiselle fait de la comtesse dans ses "Mémoires" après la rupture, elle en parle avec mépris, sans toucher cependant à sa réputation qui est toujours restée intacte, mais à cause de ses relations sociales, bien qu'il paraîsse, par ces mêmes mentions, que les deux comtesses fréquentassent le meilleur monde. "Mais elles n'allaient pas à la Cour", et c'était une raison suffisante pour l'altière princesse de les déprécier."

"Mais elles n'allaient point à la Cour", et pourquoi ? Parce qu'elles en étaient précisément empêchées par l'orgueilleuse et vindicative duchesse, laquelle va maintenant s'étudier à leur en fermer tous les accès."

Quoique Gaston d'Orléans et la duchesse de Montpensier se fussent également accommodés avec Anne d'Autriche et Mazarin, leur crédit à la Cour était bien différent (1). La Grande Mademoiselle l'emportait, et de beaucoup, sur son père, en estime, en influence, en considération auprès de la reine et du cardinal. Aussi neutralisait-elle, — quand il ne lui arrivait pas, le plus souvent, de la ruiner complètement — l'action politique exercée par son père. Exemple : l'humiliante posture des comtesses de Fiesque et de Frontenac ouvertement soutenues et patronnées par l'Altesse Royale et, néanmoins, contraintes de fuir devant la princesse qui leur faisait interdire Saint-Cloud, Saint-Germain, Fontainebleau, Versailles, bref les chassait de la Cour comme elle les avait expulsées de Saint-Fargeau.

Pour les perdre dans l'esprit des maîtres, Montpensier n'eût pas besoin de recourir aux basses manœuvres de la médisance et de la calomnie. Depuis la Fronde — 1652 — la reine et le cardinal gardaient aux deux "camarades" une rancune plus âpre et plus ancienne que la colère, toute récente celle-là, de la Grande Mademoiselle, et tenaient les comtesses dans le plus parfait mépris.

Un jour mademoiselle de Vandy

(1) Voici quelle était l'opinion d'Anne d'Autriche sur Gaston d'Orléans :

"On le fait changer d'avis d'un moment à l'autre : j'en ai l'expérience. Quelles promesses ne m'a-t-il pas faites ? A quoi ne m'a-t-il pas manqué ? J'aurais grand-peine, à l'avenir, de m'y fier." Et la Grande Mademoiselle ajoute : "Je sentais mieux qu'elle tout ce qu'elle disait, pour l'avoir assez éprouvé."

(x) Voir le "Journal de Françoise" du 5 décembre 1905.